

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

JOURNAL DE ROUBAIX

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

INSERTIONS:

Annances: la ligne... Réclames: ... Faits divers: ...

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal...

ABONNEMENTS: Hebdomadaire: Trois mois... Six mois... Un an...

Table with 2 columns: Date (11 Juillet, 12 Juillet) and Amount (69 90, 100 25, etc.)

Table with 2 columns: Service (Banque de France, Société générale, etc.) and Amount (3086 00, 475 00, etc.)

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 12 juillet. Change sur Londres, 4,87 0/0...

DEPECHE COMMERCIALES Liverpool, 12 juillet. Ventes 10,000 balles, marché ferme...

ROUBAIX 11 JUILLET 1877.

Beaucoup de gens disent: que fera le Maréchal si les prochaines élections sont mauvaises? Naturellement les radicaux n'hésitent pas sur la réponse...

radicaux ont recommencé leur jeu sur un autre terrain, en disant chaque jour: « Si la nouvelle Chambre est à nous, le Maréchal n'aura plus qu'à donner sa démission! »

Mais supposons un instant que les élections tournent mal et donnent la victoire aux Marcom, aux Ordinaire et aux Gambetta...

Hâtons-nous d'ajouter que le Sénat ne peut pas s'en aller d'avantage. Corps inamovible, institution supérieure et permanente...

Si, donc, ni le Maréchal ni le Sénat ne peuvent, ne doivent et ne veulent s'en aller, qu'advient-il dans le cas improbable et chimérique où les élections futures amèneraient une majorité radicale?

Il arriverait un conflit très-grave entre les deux pouvoirs résolus à rester et le troisième ouvrant une lutte contre eux. Il arriverait des secousses profondes, une crise formidable pour le travail et les affaires.

Malheureusement pour eux, le Sénat a parfaitement voté la dissolution, même à la majorité la plus forte qui se soit jamais produite dans la haute assemblée...

portée de leurs votes. Elle est immense et décisive. Certains conservateurs, jugeant superficiellement des choses, auraient préféré que le Maréchal, plaçant le pays entre sa personne et l'abîme, vint dire à la Nation en forçant ses suffrages: « Nommez mes candidats et donnez-moi la majorité dont j'ai besoin, sinon je m'en irai! »

Mais un pareil langage eut manqué de dignité autant que de patriotisme. Le Maréchal n'est pas un prestidigitateur présentant une carte forcée à la France. D'accord avec le Sénat, il s'adresse à son bon sens, à ses intérêts, à son honneur, en disant aux paysans, aux ouvriers, aux commerçants, à toute cette masse honnête et laborieuse...

Peut-être M. Ordinaire a-t-il, pour des motifs faciles à concevoir, abusé du nom de M. Gambetta, de celui de M. Thiers, même de celui de M. Pascal Duprat; que dirai-je encore? du nom de Guyot-Montpayroux!

Peut-être M. Ordinaire a-t-il fait planer des soupçons immérités sur la commission des chemins de fer et sur les interpellateurs, d'accord avec le ministre. Nous voudrions croire pour l'honneur du radicalisme que M. Ordinaire a calomnié ses amis!

M. Ordinaire affirme aussi que, moyennant certains sacrifices d'argent, il pouvait être renseigné d'avance sur les travaux de la commission des chemins de fer. Enfin, M. Ordinaire déclare que la fameuse interpellation sur les chemins de fer, qui a abouti à un résultat négatif, était concertée entre M. Christophe et quelques députés de la gauche, que deux ou plusieurs journaux de toute nuance, étaient dans le secret, et que les débats parlementaires étaient destinés à produire une certaine impression sur les cours de la Bourse, en ce qui regardait les affaires Philippart.

Si MM. Gambetta, Pascal Duprat, Christophe ne se hâtent pas de dissiper les nuages accumulés sur leurs têtes par M. Fr. Ordinaire, ce serait plus qu'une honte pour le parti radical; l'infamie se rajouterait au front de la France tout entière, qui a risqué d'être livrée un instant à de pareils tripoteurs.

Nous demandons la lumière sur cette étrange affaire, et nous souhaitons, pour l'honneur de notre pays, que nos adversaires politiques sortent blancs comme neige des révélations de M. Ordinaire!

LES Conservateurs républicains

Nous avons pris à tâche, jusqu'ici, de faire une lumière complète sur la véritable portée de la lutte électorale. Il en résulte que l'on voit de plus en plus haute et de plus en plus infauchissable la barrière qui sépare les radicaux des conservateurs.

Malheureusement, il paraît que parmi les radicaux, ça et là, très clair-semés dans leurs rangs, il faudrait reconnaître quelques conservateurs dévoyés. Les uns se laissent, fort embarrassés de la compagnie au milieu de laquelle ils se sont laissés entraîner. Les autres, irrités contre tout et contre eux-mêmes, répudient décidément leurs antécédents conservateurs et s'agitent à l'égal des plus fielleux radicaux.

D'autres encore ne cherchent qu'à tirer profit de leur situation compromise et à jouer tour à tour le rôle de

député républicain du Rhône, et M. Giraud, banquier, aujourd'hui failli. De cette correspondance, lue à l'audience du tribunal de Lyon, il semble résulter jusqu'à preuve du contraire, que M. Gambetta, président de la commission du budget, a profité de son crédit pour faire concéder à M. Philippart tous ses chemins de fer. Il résulterait aussi que M. Fr. Ordinaire et les spéculateurs de son genre profitaient habilement de renseignements donnés par M. Thiers pour faire hausser ou baisser les valeurs auxquelles il s'intéressait.

Peut-être M. Ordinaire a-t-il, pour des motifs faciles à concevoir, abusé du nom de M. Gambetta, de celui de M. Thiers, même de celui de M. Pascal Duprat; que dirai-je encore? du nom de Guyot-Montpayroux!

Peut-être M. Ordinaire a-t-il fait planer des soupçons immérités sur la commission des chemins de fer et sur les interpellateurs, d'accord avec le ministre. Nous voudrions croire pour l'honneur du radicalisme que M. Ordinaire a calomnié ses amis!

M. Ordinaire affirme aussi que, moyennant certains sacrifices d'argent, il pouvait être renseigné d'avance sur les travaux de la commission des chemins de fer. Enfin, M. Ordinaire déclare que la fameuse interpellation sur les chemins de fer, qui a abouti à un résultat négatif, était concertée entre M. Christophe et quelques députés de la gauche, que deux ou plusieurs journaux de toute nuance, étaient dans le secret, et que les débats parlementaires étaient destinés à produire une certaine impression sur les cours de la Bourse, en ce qui regardait les affaires Philippart.

Si MM. Gambetta, Pascal Duprat, Christophe ne se hâtent pas de dissiper les nuages accumulés sur leurs têtes par M. Fr. Ordinaire, ce serait plus qu'une honte pour le parti radical; l'infamie se rajouterait au front de la France tout entière, qui a risqué d'être livrée un instant à de pareils tripoteurs.

Nous demandons la lumière sur cette étrange affaire, et nous souhaitons, pour l'honneur de notre pays, que nos adversaires politiques sortent blancs comme neige des révélations de M. Ordinaire!

Nous avons pris à tâche, jusqu'ici, de faire une lumière complète sur la véritable portée de la lutte électorale. Il en résulte que l'on voit de plus en plus haute et de plus en plus infauchissable la barrière qui sépare les radicaux des conservateurs.

Malheureusement, il paraît que parmi les radicaux, ça et là, très clair-semés dans leurs rangs, il faudrait reconnaître quelques conservateurs dévoyés. Les uns se laissent, fort embarrassés de la compagnie au milieu de laquelle ils se sont laissés entraîner. Les autres, irrités contre tout et contre eux-mêmes, répudient décidément leurs antécédents conservateurs et s'agitent à l'égal des plus fielleux radicaux.

D'autres encore ne cherchent qu'à tirer profit de leur situation compromise et à jouer tour à tour le rôle de

violence et un rôle de modération, suivant l'opinion des électeurs auxquels ils demandent leurs suffrages. Il faut redoubler de clarté contre l'hypocrisie de ces derniers et mettre les électeurs en garde contre ceux des 363 qui veulent être élus à la fois comme radicaux et comme conservateurs.

La Fontaine aurait déjà fait bonne justice de ces chauves souris politiques dont on entend le langage contradictoire: Je suis orateur: voyez mes actes! Je suis écrivain: voyez les faits!

Cette opinion en partie double n'est plus possible. Il faut être avec ou contre le Maréchal. Dites-vous que le Maréchal est hostile à la République? En ce cas, c'est vous qui renverrez la Constitution et vous pouvez vous dire républicain à votre façon, mais vous n'avez pas le droit de vous déclarer conservateur.

Si, au contraire vous admettez que le Maréchal n'a fait qu'user de son droit constitutionnel, alors vous pouvez vous dire républicain et conservateur, mais cela vous oblige de vous mettre du côté du Maréchal. Cela vous condamne à répudier la compromettante solidarité des 363.

Ce sont les 363 qui créent l'hostilité entre l'autorité du Maréchal et l'idée républicaine. De deux choses l'une: la Constitution actuelle est républicaine, ou elle ne l'est pas. Mais, républicaine ou non, la Constitution constitue les pouvoirs du Maréchal jusqu'en 1880.

Si vous admettez que la Constitution est républicaine, alors vous pouvez vous dire républicain et conservateur et vous criez en même temps: Vive le Maréchal! et: vive la République! dont il est le Président jusqu'en 1880.

Mais si vous voulez crier: Vive la République! et: A bas le Maréchal! comme le font les 363, il ne vous est pas permis de vous dire conservateur. Car la République que vous voulez n'est pas celle que nous avons. Ce n'est pas la Constitution actuelle que vous voulez conserver. C'est une Constitution nouvelle que vous voulez établir.

La République survivra ou ne survivra pas à 1880. Désirez ce qui vous plaira; mais, en réclamant la République définitive avant 1880, vous vous révoltez contre la Constitution; vous ne pouvez donc pas dire que vous la voulez conserver.

Si nos lecteurs ont bien compris notre raisonnement, ils verront clairement cette conséquence indiscutable de la situation: 1° Il est impossible de se poser sur un terrain hostile au Maréchal et de prétendre en même temps au titre de conservateur.

2° Il n'y a aucune incompatibilité entre le maintien du Maréchal et l'idée républicaine telle que comporte la Constitution. Donc: S'il y a des républicains qui soient réellement et sincèrement conservateurs, ils devraient se ranger du côté du Maréchal.

Un relevé instructif est celui de la répartition des voix et des candidats élus aux élections sénatoriales, faites par les électeurs qui représentent les grandes influences locales. Les républicains eurent 90 sénateurs élus par 26,144 suffrages;

Les monarchistes, 93 sénateurs élus par 28,608; Les bonapartistes, 34 sénateurs élus par 10,035 suffrages. Plus les suffrages des colonies.

Tous les journaux de Paris, sans distinction, libres-échangistes ou protectionnistes, confirment ce que nous avons dit déjà du mensonge de M. Jules Simon.

Le 12 mai, étant encore vice-président du Conseil, il affirmait aux industriels que « rien n'était encore fait quant à nos traités avec l'Angleterre, » et, dès le 24 avril, il avait des engagements. Voici à ce sujet, ce que nous lisons dans le Constitutionnel, le Moniteur, la Gazette de France, le Temps, les Débats, etc.:

Les ministres ont répondu que la question ne leur avait pas été remise intacte, et que le ministre précédent avait, dès le 24 avril, soumis au cabinet anglais des propositions qui nous engageaient dans une certaine mesure et auxquelles il n'a pas encore été répondu; que la solution à intervenir dépendait donc surtout de la réponse qui serait faite à ses propositions.

Les journaux républicains d'Arras, n'en disent encore rien. Nous espérons, dit le Propagateur qu'ils ne voudront pas cacher plus longtemps à leurs lecteurs la vérité sur ce point important.

En allant offrir à M. Gambetta une nouvelle montre, M. L.-M. Wormser a dit au grand démocrate: « Je viens au nom de cette colonie avec une simplicité toute républicaine. » Il pourrait se trouver des gens qui ne seraient pas fixés sur les sens de « la simplicité républicaine. » Cette simplicité la consiste à trouver le moyen, étant donné un hâble percé aux coudes et un chapeau renforcé en 1867, d'avoir en 1877:

- 1° Des voitures; 2° Des chevaux; 3° Un cochon; 4° Un valet de pied; 5° Un cordon bleu; 6° Des marmittes; 7° Et un hôtel entre cour et jardin, rue de la chaussée d'Antin, 53.

Ce n'est peut-être pas là une simplicité spartiate, mais enfin c'est « la simplicité toute républicaine » et gambettiste.

Le Bulletin des Communes a publié un article qui se termine par ces mots: Les électeurs n'hésiteront pas plus que l'illustre ministre (c'est M. le duc de Broglie) entre le maréchal versant son sang pour la France et le dictateur incapable et enrichi dont le nom reste attaché à nos malheurs.

M. Gambetta trouve ce dernier crapaud de digestion trop difficile pour se risquer à l'avaler et il répond ce qui suit dans la République française: Dans son discours, M. le duc de Broglie, qui parle la langue de la politique, s'était servi des expressions: le « dictateur de Bordeaux » et l'« orateur de Brilleville ». L'employé qui a écrit, sous la responsabilité de l'intégrité M. de Fourtoul, a laissé échapper un mot qui constitue une calomnie punissable. Quoique cette calomnie s'étale dans une publication officielle, elle est au-dessous de nos mépris, mais elle n'est pas au-dessous des responsabilités pénales. Il y a des juges en France.

(A suivre).

Feuilleton du Journal de Roubaix du 13 Juillet 1877.

LA PRINCESSE OGHÉROF

— Faut-il le dire? lui demanda-t-il. — Dis-le tout de même: maintenant cela ne fait plus rien. — Eh bien, très-dignes et très-honorés parents et amis, le jour de notre mariage, j'enlevai mon épouse ici présente, et la conduisis...

l'idée parut neuve et originale. Ce trésor unique était pourtant à la portée de tout le monde. Au moment où Michel, qui se retirait, s'approchait de Marthe, celle-ci lui dit posément en le regardant en face: — Demain matin, à dix heures, au Jardin Botanique. J'ai bien des choses à vous dire. Michel salua profondément et sortit sans regarder la princesse. Mais il ne put si bien faire, que Pauline n'eût vu le clair regard de Marthe et la rougeur subite du jeune homme. — Je les tiens, ils ne m'échapperont pas cette fois, se dit-elle.

peur à demi congelée formait un petit nuage autour des naseaux de son cheval; les trottoirs, récemment balayés et saupoudrés de sable fin, dessinaient deux lignes jaunes tout le long des rues; le givre, éblouissant sous les rayons du soleil d'hiver, revêtait de paillettes les toits et les moindres aspérités. La fumée s'échappait des cheminées en gros flocons d'argent, noirs dessous, argentés dessus, et le vent la dissipait en nuages capricieux, déchirant ça et là un lambeau noirâtre qu'il changeait en flocons d'argent ou en volutes de nacre irisée. Marthe regardait tout cela et jouissait de la vie avec intensité. Sa poitrine se soulevait régulièrement et respirait à l'aise, depuis que le fardeau qui l'avait suffoqué pendant vingt mois s'était détaché soudain sous la main d'une enfant. Elle trouvait le chemin long; la Nava, qu'elle traversait, lui semblait être une étendue immense, infinie, un océan de glace au delà duquel la vérité et l'honneur l'attendaient sur la rive. Arrivée à la porte du Jardin Botanique, Marthe s'arrêta un moment. La masse entière du jardin étincelait au soleil comme un écrivain gigantesque. Pas un arbre, pas une branche dont le givre ne dessinât sur le ciel bleu la silhouette en délicats linéaments. On eût dit un immense rocher de corail d'un blanc pur, poussé là par miracle. Marthe s'engagea à pied sur le trottoir de planches qui conduisait aux serres; les arbres étendaient au dessus de sa tête leur magnificence virginale. Par mo-

ments un oiseau, en s'envolant, secouait un peu de poussière glacée sur le chemin; mais le bruit de ses ailes s'étouffait aussitôt dans ce grand silence de la neige et de l'hiver. Ce royaume de la glace était à Marthe seul. Elle entra une minute dans les bâtiments de l'administration, s'informa des démarches à faire pour se procurer des graines et des boutures précieuses, puis ressortit et se dirigea vers les serres. Depuis qu'elle avait quitté son logis, elle n'avait pas éprouvé un moment de trouble. Elle aperçut Michel Avérié qui l'attendait dans le vestibule vitré, et le cœur lui manqua soudain. Michel sortit et vint au devant de Marthe. Ils échangèrent un salut muet. Elle entra avec lui, et tout à coup une bagatelle insignifiante, un détail matériel lui fit monter le sang au visage: un employé à figure maussade, sans la regarder, lui représentait la plume dont les visiteurs se servent pour écrire leur nom sur le registre préparé à cet effet. Interdit, elle regarda Michel, qui prit la plume et écrivit un nom de fantaisie. Puis il offrit son bras à Marthe, honteuse et troublée, et l'entraîna dans la serre. La première bouffée d'air qui leur vint au visage leur apportait tant de parfums, une si puissante odeur de sève, tant de chaleur humide et pénétrante, que Marthe faillit reculer et prendre le chemin de la maison. Elle n'avait pas prévu les choses matérielles quand elle avait choisi les serres pour y voir Avé-

rief: elle s'était dit que l'endroit était désert puisque sa sœur avait pu y venir tous les jours pendant une quinzaine sans y rencontrer personne, et sa pensée n'avait pas été plus loin. Dès les premiers pas, la nécessité de se cacher lui apparut dans toute sa laideur, et, si elle eût pu regretter cette heure unique, elle eût senti le remords. Mais Michel ne lui en laissa pas le temps. Ils marchaient lentement, entre deux haies de camélias en fleurs. Les plus jeunes, étagés sur des gradins, formaient à droite une muraille de feuilles luisantes comme des boucliers, que parsemaient, depuis le sol jusqu'à six pieds de terre, d'innombrables fleurs roses, blanches, rouges, panachées, — les unes ouvertes dans l'orgueilleux épanouissement de leur richesse; les autres à demi déroulées et indiquant encore la forme indécinée du bouton récemment éclaté; d'autres enfin, véritables boutons, jalousement cuirassés de leurs gaines brunes, où une fente rouge presque invisible laissait à peine deviner les promesses de l'avenir. A gauche, un véritable taillis d'arbres en pleine terre était des milliers de camélias roses, vus par transparence entre l'œil et la voûte vitrée. Une pluie de pétales et de fleurs tombées jonchait le sol. Marthe s'arrêta frappée d'admiration. — Je n'ai jamais vu tant de fleurs! dit-elle à Michel.

(A suivre).